

HELGA ZSÁK

REFLETS DU POUVOIR ET DE LA SOCIÉTÉ DANS LES *CARACTÈRES* DE LA BRUYÈRE

Le XVII^e siècle fut marqué par la dualité entre excès, volonté de paraître infinie du monde baroque et rigueur, maîtrise classique. Des philosophes du début du siècle à Pascal, ainsi que chez le Cardinal de Retz et le duc de La Rochefoucauld l'homme, en proie à ses passions souvent excessives, est peint fragile, pécheur, « en état déplorable de la nature corrompue par le péché¹ », selon La Rochefoucauld et également exhorté à la maîtrise et la constance. Mais parallèlement à l'observation individuelle, les penseurs le considèrent dans sa relation à autrui, et prolongent la réflexion sur la situation de l'homme en société.

Pendant, l'affirmation de L. Van Delft sur le moraliste classique, que « la République intéresse moins que les salons² » semble comporter une exception dans ce siècle à l'inspiration morale si riche. La Bruyère décrit et chatie aussi brillamment les passions qui animent les hommes, les sujets et le détenteur du pouvoir. La peinture satirique des mille artifices des courtisans et du Souverain s'accompagne d'injonctions à la mesure, à la tempérance. Mais La Bruyère semble dépasser d'audace les autres moralistes et sa pensée politique semble plus perçante en ce siècle qui voit la naissance de l'Etat de droit en France. Le destinataire de sa critique et de ses messages est aussi bien le simple lecteur, l'homme de cour, que le Roi lui même, que l'auteur exhorte à limiter son pouvoir et à se mettre au service de ses sujets. En cela il fait peut être écho aux sources antiques, à Aristote mais aussi au Léviathan de Hobbes, paru en 1651, précurseur de la pensée d'une république parlementaire. La Bruyère, de manière très démocratique, s'adresse à tout « honnête homme », désireux de le devenir et le rester. De la démesure des ambitions, des passions découlent les dissensions tant au niveau de la société

¹ F. de La Rochefoucauld : *Réflexions ou sentences et maximes morales et réflexions diverses*, éd. Laurence Plazenet, Paris : Champion, 2002, préface.

² L. van Delft : « Qu'est ce qu'un moraliste ? », in : *Cahiers de l'Association Internationale des études françaises*, XXIX^e Congrès, Montréal, 1977 : 6.

que de l'individu. Le bonheur serait à rechercher dans la pratique de la vertu qui ne dépendrait que de soi, de son seul mérite, et ce, pour tout individu de l'échelle sociale y compris le Souverain. Cette acuité des vertus fondatrices d'une harmonie intérieure et sociale s'accompagne d'une largesse d'esprit qui perçoit et décèle également la misère du « peuple », dont il peint pour la première fois des croquis précurseurs non seulement des Lumières mais du réalisme de Zola, et dont le sort est inséparable de celui de la société harmonieuse.

La réflexion sur les régimes politiques fut amorcée dès l'Antiquité. Aristote distingue les « constitutions droites³ » en vue de l'intérêt commun et leurs déviations, qui servent des intérêts particuliers. Parmi les premières il mentionne la monarchie, l'aristocratie et la polittie. Chez le philosophe grec, l'homme a une tendance naturelle à la sociabilité, c'est un « animal politique », qui ne s'accomplit pleinement que dans lors de la réunion et l'échange avec autrui, il ne peut s'épanouir que dans la société.

Dans les temps modernes, la réflexion sur la gouvernance, les passions et le rôle du Souverain fut prolongée par le Prince de Machiavel en 1531 et l'ouvrage de Jean Bodin sur *Les Six livres de la République* publié en 1576. Dans la pensée de Bodin, « l'État souverain est plus fort que les lois civiles et doit être uniquement soumis aux lois naturelles et divines. » La monarchie peut être tempérée par les États Généraux. La pensée politique se tourne vers une critique du pouvoir absolu. Un philosophe jésuite du début du siècle suivant, A. Suarez dans son *De Legibus*, (1613) suggérera que le Souverain confère son pouvoir au peuple.

Les pensées sur les formes politiques furent prolongées par les théoriciens de la première moitié du siècle, période qui voit véritablement la naissance de l'État de droit en France. L'avènement de Richelieu et sa volonté de remplacer une monarchie féodale par un absolutisme royal suscite la naissance d'ouvrages de réflexion sur les formes de gouvernances, ainsi le livre de G. de Balzac sur *Le Prince* de 1631⁴, le *Traité de la Souveraineté du Roi* de Le Bret de 1632⁵, ou le *Testament Politique*⁶ de Richelieu. Les moralistes déconseillent les passions violentes aux souverains mais leur pensée n'a pas de profondeur politique et sociale. Ainsi N. Coeffeteau dans son *Tableau des Passions Humaines* décrit les méfaits de la colère chez Né-

³ Aristote : *Les Politiques* IV, 2, 1289-a, éd. J. Tricot, Paris : Vrin, 1962.

⁴ J. L. Guez de Balzac : *Le Prince*, Paris, 1631, in : *Oeuvres*, 2 volumes, A. Moreau : Paris, 1834.

⁵ C. Le Bret : « De la Souveraineté du Roi », 1632, in : *Les Oeuvres de Messire Cardin Le Bret*, Rouen, 1689.

⁶ Armand-Jean du Plessis, cardinal et duc de Richelieu : *Testament Politique*, Amsterdam : H. Desbordes, éd. 1688.

ron et Caligula⁷, ou le Père Senault mentionne les souverains soumis à leurs passions en les condamnant⁸, mais jusqu'à Bossuet les exhortations concrètes sont invisibles, La Rochefoucauld même, frondeur confirmé, ne consigne dans ses Maximes que des réflexions générales sur la nature et les passions humaines. Les critiques du pouvoir sont formulées par des écrivains, poètes, philosophes.

Vers le milieu du siècle paraît le *Léviathan* (1651) de Hobbes, ouvrage précurseur de la république parlementaire. La réflexion politique prend un nouvel essor. Hobbes, dans son *Léviathan* décrit un état de nature beaucoup plus pessimiste que ne l'avait fait Aristote. Dans sa conception, autrui n'est présent que sous la forme d'une menace constante, mortelle parfois. L'état naturel de l'homme est un « état de guerre, conséquence nécessaire des passions des hommes ». La sociabilité aristotélicienne disparaît, et la nécessité des États naît du calcul raisonnable d'une renonciation individuelle au pouvoir⁹. Pascal dans ses *Trois Discours sur la Condition des Grands*, publié par Nicole en 1670, semble avoir repris cette idée pragmatique des dirigeants comme « usurpateurs nécessaires », qui ne se trouvent à leur poste que par « hasard ou naissance¹⁰. »

La pensée politique et sociale de La Bruyère approfondie, pertinente et équitable, inspirée peut être de la vertu de sociabilité d'Aristote ainsi que des penseurs modernes évoqués est parsemée dans les différents chapitres des *Caractères*. Précepteur du petit fils du Grand Condé, puis secrétaire, sa position d'intellectuel parmi les Grands lui avait offert une place privilégiée pour observer la société de son temps, et son oeuvre, rédigée entre 1688 et 1696 est un reflet précis et critique de la Cour de Louis XIV et de ses sujets dans des portraits et réflexions spirituels et ironiques.

L'auteur raisonne à l'intérieur du principe monarchique, mais nuance le rôle du Souverain. Il lui attribue des devoirs, des tâches, afin d'estomper son pouvoir absolu ou sa tendance à l'exercer. Sa conception du pouvoir est basée sur une réciprocité du Roi envers ses sujets, entaillant le dogme du pouvoir royal absolu :

⁷ N. Coeffeteau : *Tableau des Passions Humaines de leurs causes et de leurs effets*, Paris : Th. Lozet, 1648 : 201.

⁸ J. F. Senault : *De l'Usage des Passions*, Paris : Camusat, 1641 : 465.

⁹ Notons que quelques siècles plus tard Bergson sera tout autant pessimiste sur les relations humaines : « L'origine de la guerre est la propriété individuelle, [...] la guerre est naturelle », in : *Les deux sources de la morale et de la religion*, 1929.

¹⁰ B. Pascal : *Pensées sur la Justice, Trois Discours sur la condition des Grands*, éd. M. Escola, Paris : Flammarion, 2011 : 248.

Il y a un commerce ou un retour de devoirs du souverain à ses sujets et de ceux-ci au souverain¹¹.

Il semble que dans cette réciprocité, l'on trouve un reflet de la nécessité aristotélicienne de la vie civique. L'auteur n'attribue pas que le pouvoir au monarque mais des tâches à effectuer, comme pour tout homme de devoir. Il place l'autorité des lois au dessus de celle du Prince. L'harmonie règnerait dans cette société, la bonté du Souverain en serait un fondement :

Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instants l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes¹².

Le Souverain doit posséder des vertus afin de gouverner équitablement, son règne serait tissé de qualités :

Que de dons du Ciel ne faut il pas pour bien régner. [...] Le coeur ouvert, sincère et dont on croit voir le fond, une égalité d'humeur, [...] ne faire jamais de menaces ni reproches, ne point céder à la colère, [...] un esprit de droiture et d'équité¹³.

L'auteur illustre le rapport du Roi à ses sujets par une apologie pastorale, le berger devrait guider son troupeau à l'abri :

[...] le berger soigneux et attentif est debout auprès des brebis, [...] il les suit, il les conduit, il les rassemble [...] Quels soins, quelle vigilance, quelle servitude¹⁴ !

Dans la pensée politique de l'auteur le bon souverain rallie les coeurs naturellement par ses vertus, sa gouvernance est source de paix et de puissance :

¹¹ La Bruyère, Jean de : *Les Caractères*, par Robert Garapon, Paris : Classiques Garnier, 1962, Du Souverain &28, p. 222.

¹² Du Souverain &30.

¹³ Du Souverain &35.

¹⁴ Du Souverain &29.

Un Souverain [...] fait d'une cour une seule famille unie parfaitement sous un même chef dont l'union et la bonne intelligence est redoutable au reste du monde¹⁵.

L'attention bienveillante et ferme du Roi mène à la bonne entente intérieure. Son royaume peut devenir, sous sa gouvernance, aussi chaleureuse et solidaire qu'une famille, (« Nommer un Roi père du peuple est moins faire son éloge que l'appeler par son nom ou faire a définition¹⁶ ») la nécessité de la création d'un État, entrevu chez Hobbes se teinte d'un bienveillance aristotélicienne envers les vertus humaines et sociales :

Si les hommes ne sont point capables sur la terre d'une joie plus naturelle, plus flatteuse et plus sensible que de connaître qu'ils sont aimés, et si les rois sont des hommes, peuvent ils trop acheter le coeur de leurs peuples¹⁷ ?

L'homme ne semble s'épanouir pleinement que grâce à l'attention, à l'amour des autres et le Souverain même est compris dans cette réciprocité. A l'exemple de Bossuet¹⁸, mais seul parmi les autres moralistes du XVII^e siècle, La Bruyère attribue des tâches au Souverain, des règles qui assurent l'harmonie de la société.

Si La Bruyère façonne les devoirs de l'autorité royale, en revanche il se montre beaucoup plus critique avec les Ministres, les « Grands » du royaume, « caméléons » qui « se font prier longtemps » et surtout « qui divisent (ceux) qui étaient unis¹⁹ ». Son réalisme lui fait entrevoir l'incompétence, la nuisance même de cette classe, flatteurs du Roi, insatisfaits de leur position. Ces réflexions sur les « Grands », les puissants, semblent plus proches de la conception de Hobbes, chez qui « l'homme est un loup pour l'homme ». Les conflits et même les guerres proviennent des dissensions et de l'envie exacerbé des hommes :

¹⁵ Du Souverain &35.

¹⁶ Du Souverain &27.

¹⁷ Du Souverain &31.

¹⁸ La Bruyère attribue audacieusement des devoirs au Souverain, comme l'avait fait Bossuet, dans le *Sermon sur le mauvais riche* (1662) à la suite d'une famine dévastatrice : « C'est aux sujets à attendre c'est aux Rois à agir », *Sermon sur le mauvais riche* de J. Bossuet, Paris : Firmin Didot, 1841, t. II, p. 124. Chateaubriand écrira sur les sermons de Bossuet que « Jamais les rois ont-ils reçus de pareilles leçons ? », *Génie du Christianisme*, in : *Oeuvres Complètes du Vicomte de Chateaubriand*, Paris : Furne, 1834.

¹⁹ Du Souverain &14, p. 214.

Si content du sien on eut pu s'abstenir du bien de ses voisins, on avait pour toujours la paix et la liberté²⁰.

Il lance aussi un appel audacieux contre la guerre, dont les ravages sévissaient dans la France de Louis XVI. Cette prise de position et cet avertissement annoncent déjà les encyclopédistes du siècle suivant, prompts à dénoncer les injustices et les excès. Mais l'envie se faufile dans la vie quotidienne également. L'auteur esquisse le lien entre l'avidité des biens et dénonce les démesures engendrées par l'argent. Par ses portraits, il réussit mieux que tous les moralistes à peindre la suffisance des Grands, des riches, la timidité des pauvres en des tableaux accomplis. L'utilisation du procédé rhétorique du parallèle dans la description de Giton, le riche et Phédon, le pauvre souligne le pouvoir corrupteur de l'argent, qui influence le caractère même de l'homme :

Giton se croit des talents et de l'esprit. Il est riche [...] Phédon court et vole pour rendre de petits services [...] Il est pauvre²¹.

Ses descriptions réalistes de misères sont poignantes et annoncent la sensibilité de Zola :

Il y en a qui dans leur opulence ont mangé la nourriture de centaines de familles [...] Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères des misères²².

Pareil rélisme ne se décelait que dans le *Sermon sur le Mauvais riche*²³ de Bossuet :

Ils meurent de faim, oui, Messieurs, ils meurent de faim dans vos terres, dans vos châteaux.

Cet appel simple et courageux de l'Évêque de Meaux trouve son premier écho chez La Bruyère moraliste. La société devrait être unie, sous le regard et l'action bienveillants du Souverain, dont la tâche serait de veiller à cette harmonie et

²⁰ Du Souverain &9, p. 216.

²¹ Des Biens de Fortune &82–83, p. 144.

²² De l'Homme &8.

²³ Sermon sur le Mauvais riche, 1662.

à l'épanouissement mutuel de ses sujets. L'envie peut corrompre cet idéal et les dérèglements des passions sont dépeints de manière saisissante dans une société où ambition et individualisme obscurcissent le devoir envers autrui et l'auteur le rappelle en des descriptions dont le réalisme vise à frapper les esprits.

Un semblable désordre caractérise les hommes dans la poursuite des honneurs, et la quête de l'intérêt personnel :

On se trouve à tous moments entre celui que l'on cherche à aborder et cet autre que l'on feint de ne pas connaître²⁴.

La Rochefoucauld avait également déjà peint l'homme en proie à une passion envahissante, « l'amour propre, (qui était) le plus grand de tous les flatteurs²⁵ ». Le moraliste décelait même l'intérêt personnel sous la modération²⁶, la bonté, qui n'est « ordinairement que de la complaisance ou de la faiblesse²⁷ ». Pascal mentionnait également les « puissances trompeuses²⁸ » que sont l'imagination, la coutume et l'amour propre. La Bruyère atténue ces pessimismes teintés de jansénisme et prolonge cette réflexion vers les devoirs concrets de l'homme en société. La poursuite des honneurs vains devrait céder la place au travail et au seul mérite :

Celui qui aime le travail assez de soi-même²⁹.

L'éloge du mérite et du travail occupent une place prépondérante dans la pensée de l'auteur. La deuxième moitié du siècle, à l'image de la société changeante, voit la promotion des personnages littéraires modestes, qui par leur labeur ou mérite voient s'ouvrir devant eux des perspectives d'ascension sociale, ainsi les suivantes des comédies de Molière aux conseillers des tragédies de Racine. De Dorine³⁰ à Narcisse³¹ les vertus bourgeoises du travail commencent à être reconnus, mais c'est sans doute La Bruyère qui a déployé le plus amplement les mérites de ces

²⁴ De l'homme &131, p. 269.

²⁵ F. de La Rochefoucauld : *Réflexions...*, *op.cit.* : &563.

²⁶ « La modération [...] est une vaine ostentation de la force de notre esprit », *ibid.* : &18.

²⁷ *Ibid.* : &481.

²⁸ Pascal, B. : *Pensées sur la Justice, Trois Discours sur la condition des Grands*, éd. M. Escola, Paris : Flammarion, 2011, &83.

²⁹ De l'Homme &102, p. 259.

³⁰ Molière : *Tartuffe*, Paris : Hatier, 2001.

³¹ J. Racine : *Britannicus*, Paris : Hatier, 1995.

vertus. Les valeurs de l'assiduité et du mérite remplacent celles de la naissance ou de l'héroïsme en cette seconde partie du siècle et l'auteur perçoit déjà le rôle qu'elles prendront :

Les hommes devraient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leurs études et leur travail que la république elle-même eut besoin de leur industrie [...] qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice et qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune ou à l'embellir³².

Le travail semble avoir une valeur intrinsèque, le mérite, valoir plus de prix que naissances, fortunes et relations :

Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres mais de soi seul, ou renoncer à se faire valoir³³.

La quête des honneurs et des désirs illimités génère la division et les conflits, le mérite, le travail sont sources de vertu, de sagesse, d'unité. La véritable vertu se suffit à elle-même et peut être en cela l'auteur rejoint La Rochefoucauld, qui pensait que

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde³⁴.

Mais la Bruyère est plus optimiste concernant la nature humaine, selon lui, la modération, le travail et la modestie assurent à l'Homme une vie paisible et sereine :

Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croie assez heureux qu'un homme modeste qui se croie trop malheureux³⁵.

Les vertus du travail et du mérite sont immuables, la mort même ne les surmonte pas, comme chez le couvreur, qui s'applique à bien faire :

³² Du Mérite, &10.

³³ Du mérite personnel, &11, p. 51.

³⁴ F. de La Rochefoucauld : *Réflexions...*, *op.cit.* : &216.

³⁵ De l'Homme &133.

La mort est un inconvénient jamais un obstacle³⁶.

Moraliste aux idées politiques, La Bruyère conseille au Souverain l'amour et le soin de ses sujets, s'inspirant peut être de l'idée de l'épanouissement naturel de l'homme en société. Il décrit avec acuité les dissensions et les malheurs causés par les intérêts individuels, l'ambition de l'homme social, sa volonté de paraître, en des portraits réalistes, jamais peints si précisément par les moralistes et attribue au Roi de tâches à effectuer, à l'exemple de Bossuet. Estompant le pessimisme de certains de ses prédécesseurs, il prône les vertus du travail, du mérite individuel, non comme simples moyens d'ascension, mais comme valeurs qui confèrent paix intérieure et sociale en une apologie de l'être, et une vision philanthropique qui annonce déjà le siècle des Lumières.

³⁶ Du Mérite &16.